

Essais québécois

Number 59, March–April–May 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19673ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1995). Review of [Essais québécois]. *Nuit blanche*, (59), 12–17.

DROGUES
LA GUERRE CHIMÉRIQUE
Roch Côté
Machin chouette, 1994,
93 p. ; 11,95 \$

Roch Côté s'était fait, en 1990, une retentissante réputation de pamphlétaire — et sans doute aussi quelques ennemis — avec un premier livre au titre provocateur, *Manifeste d'un salaud* (Portique, 1990) où il s'en prenait aux excès d'un certain discours féministe. Il récidive avec *La guerre chimérique* où il entend démontrer la futilité — et la nocivité — des efforts déployés par nos gouvernements pour enrayer « le fléau de la drogue ».

Ici, pas de volée de bois vert comme dans son premier livre. Il a plutôt choisi la manière du commentaire subjectif à partir d'une documentation on ne peut plus officielle (comprendre objective). Ça donne donc une plaquette moins passionnée et... moins passionnante.

Roch Côté s'indigne d'abord des sommes exorbitantes englouties pour mener une guerre perdue d'avance puisque, d'après lui, elle pose comme postulat que « le consommateur de drogue est coupable d'un délit vis-à-vis de lui-même ». Poser ainsi la question ramène cette guerre à utiliser des procédés dignes de l'Inquisition pour instaurer une dictature de la vertu. Par ailleurs, l'auteur affirme que les formidables bénéfices tirés par certains gouvernements du trafic de stupéfiants auront toujours pour effet de rendre dérisoires les efforts des États vertueux, incapables de juguler la demande ni de rendre les frontières étanches. Jusque-là rien à redire sur la logique de la démonstration. Les poteux, un, les feds, zéro.

Là où il y aurait à redire, c'est quand notre pamphlétaire aborde la question des consé-

quences sociales d'une éventuelle légalisation des drogues. Les opinions citées à ce chapitre vont évidemment toutes dans le sens de sa thèse. Or dans le domaine des supputations, il y a tout un spectre d'opinions entre les alarmistes et les débonnaires. Roch Côté est plutôt de la famille des débonnaires. On peut en choisir une autre !

Ce qui reste un indésirable toutefois, et l'auteur le démontre éloquentement, c'est que la façon dont nos sociétés ont abordé la question de la consommation des drogues a eu pour effet non seulement d'en fausser les enjeux, mais elle a surtout eu pour effet d'en aggraver, dans bien des cas, les conséquences.

Le petit livre de Roch Côté ne convaincra sans doute que ceux déjà acquis à sa thèse. C'est dommage parce que, malgré quelques dérapages, il pose la question de l'usage et du contrôle des drogues dans nos sociétés dans une perspective tout à fait défendable.

Yvon Poulin



RENÉ LÉVESQUE
UN ENFANT DU SIÈCLE
Pierre Godin
Boréal, 1994, 476 p. ; 27,95 \$

La tâche était immense, puisqu'il s'agissait de raconter la vie du journaliste et de l'homme politique qui a le plus marqué les trois dernières décennies de la société québécoise. Elle était délicate, car une *marge* sépare le personnage qu'adulte l'opinion publique du René Lévesque qu'ont connu et parfois subi ses intimes. La tâche était, en outre, urgente, car d'autres biographies, griffonnées sans rigueur ni bon goût, menaçaient d'accréditer de René Lévesque des descriptions injustes.

Ce triple défi, Pierre Godin l'a relevé. Pas complètement, certes, puisqu'il n'a encore livré que le premier des trois tomes envisagés, mais avec

une telle dextérité dans cette première étape qu'on peut déjà parier que l'ensemble sera à la fois honnête pour René Lévesque et honnête pour le public. Lisible, alerte, vivant, mais surtout honnête, Pierre Godin, n'affirme en effet que ce qu'il peut étayer. Il choisit des témoins crédibles et les fait parler de ce qu'ils ont vu. Il met une sourdine aux éloges trop appuyés et des bémols aux rancœurs excessives. On le sent — et il s'avoue — sympathique à René Lévesque, mais il gère ce penchant avec tant de doigté et d'honnêteté que nul n'en déduira qu'il embellit les faits ou polit l'auréole de son sujet.

Il est tôt pour en jurer, d'autant plus tôt que Pierre Godin n'en est encore qu'au tiers de son récit, mais les chances sont bonnes que nous en soyons déjà à la *biographie définitive* de René Lévesque. Si tôt et sur un tel personnage, le biographe aurait de quoi bomber le torse.

Laurent Laplante

L'AUTRE LECTURE, t. 2
LA CRITIQUE AU FÉMININ
ET LES TEXTES QUÉBÉCOIS
Sous la dir. de
Lori Saint-Martin
XYZ, 1994, 194 p. ; 19,95\$

Après avoir, dans le tome 1, rassemblé des textes de chercheuses féministes sur des auteures d'avant 1970, Lori Saint-Martin réunit ici les travaux les plus représentatifs de la recherche au féminin des dernières années. Les chercheuses les plus en vue comme les écrivaines les plus reconnues sont représentées dans cette anthologie qui offre un panorama des réflexions théoriques actuelles sur la spécificité de la lecture et de l'écriture — voire de la traduction — au féminin, propose des études de textes féministes importants (tels ceux de Nicole Brossard et de France Théoret), et ouvre la voie aux tendances et perspectives qui se dessinent pour le féminisme (l'érotisme hétérosexuel au féminin, l'essai littéraire, le métaféminisme). L'un des grands mérites de cette initiative est de regrouper des réflexions

d'abord publiées séparément, qui prennent ainsi un relief nouveau à la lumière les unes des autres.

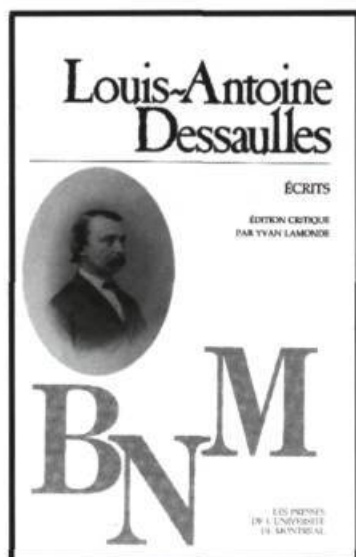
Dans l'introduction substantielle, où la visée de chacun des articles est précisément située et mise en contexte, Lori Saint-Martin souligne, à l'instar de plusieurs auteures, que la critique au féminin est plurielle, multiple, et qu'il serait réducteur de vouloir l'enfermer dans une définition généralisante. Coiffer ce recueil d'un sous-titre qui parle de critique au féminin est sans doute une façon de ne pas encadrer trop rigide-ment les textes qui y sont réunis ; c'est toutefois ouvrir la porte à la confusion, car il s'agit bien d'articles féministes et non simplement de textes signés par des femmes.

La plupart des textes ont un caractère subversif sans cesser d'être rigoureux. Il y a toutefois une exception de taille qui dénote une complaisance certaine et trahit une absence criante d'autocritique. On peut lire en effet, et il ne m'a pas semblé qu'il s'agissait d'ironie, que « [l]es recherches féministes sont les meilleures recherches littéraires qui se font de nos jours » (Louise H. Forsyth) !

Hélène Gaudreau

LOUIS-ANTOINE DESSAULLES
ÉCRITS, ÉDITION CRITIQUE
Yvan Lamonde
Presses de l'Université de
Montréal, 1994, 382 p. ; 44 \$

Après une biographie sur Louis-Antoine Dessaulles (1818-1895), sous-titrée *Un seigneur libéral et anticlérical*, parue en 1994 aux éditions Fides, Yvan Lamonde complète le portrait de l'homme avec une édition critique de certains de ses écrits, publiée dans la collection de la « Bibliothèque du Nouveau Monde ». L'ensemble des écrits de Louis-Antoine Dessaulles, précise Yvan Lamonde, se compose d'une œuvre publiée (7 volumes totalisant 1347 pages, 7 brochures faisant environ 300 pages et 619 articles dans 17 journaux) et d'une œuvre manuscrite, constituée, pour la seule correspondance, de 1160 lettres. L'édition de tous ces textes étant pratiquement impossible,



il a fallu procéder à un choix qui, comme tous les choix, peut paraître arbitraire. Celui d'Yvan Lamonde sera d'illustrer « les prises de position de Dessaulles sur les grandes questions de son temps (les rébellions de 1837-1838, l'Union, l'annexion aux États-Unis, l'abolition du système seigneurial, la séparation de l'Église et de l'État), son libéralisme radical, sa curiosité

scientifique et technologique, ses entreprises aventureuses qui l'ont conduit à l'exil, enfin, dans sa correspondance, quelques aspects de sa vie privée ». D'aucuns pourront regretter de ne pas retrouver dans cette sélection la conférence de 1868 sur la tolérance, qui a servi de prétexte à la mise à l'Index par Rome de l'Annuaire de l'Institut canadien de Montréal, de même que les conférences sur l'Index et « l'affaire Guibord », qui sont des témoignages éloquentes du combat désespéré que menait Louis-Antoine Dessaulles à l'époque. Malgré tout, les vingt-trois textes retenus (douze articles de journaux, neuf textes manuscrits et deux conférences dont celle sur Galilée, de même que le discours de 1862 sur l'Institut canadien) donnent une bonne idée de l'engagement public de Dessaulles, de ses convictions morales et de ses « abandons émotifs ».

Polémiste rompu à la rhétorique, qu'il manie avec dextérité sinon avec bonheur, Louis-

Antoine Dessaulles demeure représentatif de bon nombre d'auteurs du XIX^e siècle plus soucieux de trouver des arguments à la cause qu'ils défendent que de parfaire leur style. En ce siècle de dogmatisme où tous se font un devoir de s'enrégimenter dans une cause, Louis-Antoine Dessaulles, plus encore que quiconque, écrit en fonction de cet impératif. Cette constatation explique à la fois la grandeur et les lacunes de la plupart de ses écrits qui, tout en étant liés à des circonstances transitoires, témoignent d'une étonnante efficacité rhétorique.

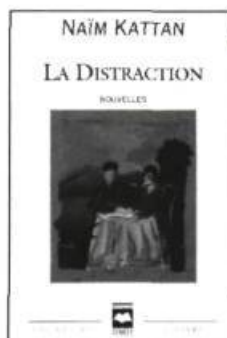
Pierre Rajotte

MEMORY BABE
UNE BIOGRAPHIE CRITIQUE
DE JACK KEROUAC
Gérald Nicosia
Québec/Amérique, 1994,
776 p. ; 44,95 \$

Vingt-cinq ans après sa mort, Jack Kerouac ne se retrouve pas encore au purgatoire des écrivains. Les travaux récents sur l'œuvre et le personnage en témoignent, dont l'immense biographie, presque huit cents pages écrites serrées de Gérald Nicosia. Des milliers de détails — souvent sans intérêt, souvent cruciaux — y sont consignés éclairant la vie de Jean-Louis Kerouac, fils de Québécois, l'un des plus grands écrivains américains du siècle.

Jack Kerouac est de cette race d'écrivain dont la vie et l'œuvre se reflètent fidèlement l'une l'autre. La matière première de l'écriture de ce voyeur magnifique est tirée de ses errances sur les routes de l'Amérique, flanqué de la bande de joyeux lurons angoissés qui formèrent sa seule famille. Un mal de vivre perpétuel tenaillait ces Kerouac, Burroughs, Allen et autres premiers *beatniks*, les faisant migrer d'un côté à l'autre des États-Unis, avec virées mexicaines, floridiennes ou marocaines. Une belle matière pour un biographe.

Le biographe montre bien que tous les personnages des romans de Jack Kerouac sont des transpositions à peine romancées de ses amis, autant ces « clochards célestes » qu'il ►



LA DISTRACTION

Des unions et des amitiés
créées par le hasard et scellées
par le temps. *La Distraction*
ne fera que les effleurer.

Collection L'Arbre 19,95\$

LA FLÈCHE DU TEMPS

« Je m'appelle Aurélie Samuel.
J'ai trente-trois ans. L'an dernier j'en
avais trente-quatre... » *La Flèche du
temps* c'est l'histoire d'une vie dont
le temps s'écoule à rebours.

Collection L'Arbre 22,50\$

En vente chez votre libraire



Éditions Hurtubise HMH

7360, boul. Newman, Ville LaSalle (Québec) H8N 1X2
Tél. : (514) 364-0323 • 1-800-361-1664
Fax : (514) 364-7435



a magnifiés que d'authentiques intellectuels préoccupés des conditions de la création artistique. L'œuvre s'écrit aux limites de la conscience, à coups de *mari*, d'alcool, de sexe et de jazz. Une descente aux enfers à laquelle Gérald Nicosia nous convie, en compagnie d'un authentique romancier maudit, qui a ses racines du côté de Céline, de Rimbaud ou de Dostoïevski. Cette référence explique-t-elle l'absence de revendication sociale ou politique de l'œuvre qui, pourtant, se centre sur la marginalité des démunis et l'exclusion sociale ?

Gérald Nicosia analyse chaque ouvrage de façon approfondie et resitue bien le cheminement intérieur de Jack Kerouac. En ce sens, il se démarque de la stricte école descriptive américaine, celle de Lottman par exemple.

L'essai se termine sur les dernières années de Jack Kerouac, immense et douloureuse glissade dans les abîmes de l'alcool, portrait d'un homme profondément malheureux, le prototype du fils moralement castré par une mère omniprésente, refuge entre deux dérives mais reproche permanent.

Michel Lemieux

À TOUT PRIX LES PRIX LITTÉRAIRES AU QUÉBEC

Robert Yergeau
Triptyque, 1994, 158 p. ; 19 \$

Veut-on tout savoir sur l'attribution des prix littéraires chez nous, voilà notre homme ! Robert Yergeau les a tous décortiqués, et ils sont nombreux (moins qu'en France cependant où l'on comptait, en 1992, 632 prix et concours). Faisant état de quelques textes publiés au cours des années — le sujet intéresse peu —, particulièrement d'un article de



René Lapierre, « La politique des bas prix », et des thèses de Silvie Bernier, sur « le prix David de 1923 à 1970 », et de Marie-Thérèse Ferland, sur « le prix du Cercle du livre de France de 1949 à 1959 », le professeur de lettres françaises à l'Université d'Ottawa s'emploie à colliger tous les éléments d'information susceptibles d'éclairer son analyse. Et l'interprétation qu'il donne des faits rapportés et des opinions exprimées, comme des enjeux en cause, a quelques titres de noblesse puisqu'elle s'appuie sur les thèses de Pierre Bourdieu. Pour allécher ceux que le sujet émoustille d'avance, mentionnons les têtes de chapitre : « L'institution c'est toujours les autres » ; « Accointances et connivences » ; « Gaston Miron : *auctoritas et illusio* » ; « Les prix littéraires du Gouverneur général ». L'auteur, qui nous a conviés à « une randonnée au pays des prix littéraires » au cours de laquelle il « [s'] interrogera [...] sur 'le groupe magique', sur 'les donateurs de gloire', mais aussi sur les écrivains, leurs sujets d'indignation, leurs attermoissements, leur ridicule, en un mot leur grandeur et leur misère », s'il se défend d'avoir « cherché la polémique pour le simple plaisir de ferrailleur », il la déclenchera à coup sûr... et pourquoi pas !

Blanche Beaulieu



CORRESPONDANCE Gérard Bessette et Gilbert La Rocque Sous la dir. de Sébastien La Rocque et Donald Smith Québec Amérique, 1994, 164 p. ; 19,95 \$

« On ne s'évade pas de l'espèce » aimait répéter Henri Michaux. On ne s'évade pas de sa chair et de son sang, ni de la sombre éternité génétique qui encombre l'imaginaire tant du génie que du béotien. La sarabande moléculaire, à la fois aveugle et téléonomique, s'anime à chaque instant de la vie du quidam. Et les profondes empreintes de l'enfance se révèlent plus courtepoincte que drap doux, uni et blanc. On doit donc faire avec ses restes dépareillés, quitte à les exorciser un jour ou l'autre après quelques défibrillations existentielles, après les rituels de la fuite et de la perte.

Ce qui travaille l'homme agite aussi l'espèce. Et l'espèce, entre deux poussées de fièvres cognitives, perpétue la ténèbre et le chaos, la matière élémentaire et celle, alimentaire, de notre incessante nature. Comme s'il n'y avait sur la Terre des mammifères que manèges mille fois visités, que nous nommerons ici Domination, Séduction, Passion, Désir, Plaisir. L'humanité est invitée dans ces pièges naturels, les yeux fermés, avec prière de laisser la Raison au vestiaire. Voilà les rats qui se mettent en branle (clin d'œil aux libidineux) ! L'humanité, dans ses limites spécifiques, est d'un affligeant prévisible. Relisons pour nous convaincre les cinq

cent mille pages des cinq mille années de correspondances privées en cinq mille langues exhumées par les archéologues. Au niveau des contingences et des empreintes-contraintes, nous radotons toujours en chœur malgré la stéréo et la réalité virtuelle.

Nous sommes en 1995 et, au Québec de la glace sèche, nous lisons pour notre grande joie une chaude correspondance *freudienne* échangée entre deux écrivains. De mai 1976 à novembre 1984, Gérard Bessette et Gilbert La Rocque s'échangèrent moult politesses et banalités, et quelques belles grandes pages complices et croustillantes. De quoi écrire à la comtesse qui prend son thé à cinq heures d'aller se faire... C'est la lettre de Gérard Bessette du 17 janvier 1983 et la réponse du 1^{er} mars qui nous valent une sincère et même impudique mise à nu de Gilbert La Rocque. Nous apprenons là d'importantes anecdotes sur le milieu de son enfance et de son adolescence, que je juge essentielles à la compréhension de l'œuvre larocquienne. Nous vibrons ici à sa symbolique omniprésente, *élémentaire* : le sang, le foutre, les orifices (tous), les femmes (toutes et anglotes), les souterrains. Bref, tout le domaine de la matière possible. Lettres paillardes après lettres grivoises, nous relevons ici et là des morceaux de bravoure épistolaires, des commentaires cyniques sur quelques bonzes et de nombreuses observations drolatiques sur les mœurs littéraires, professorales et estudiantines. Quelle époque heureuse et encore innocente ! Un cul s'appelait alors un cul, au propre comme au figuré. Règle générale, il était propre. S'il ne l'était pas, c'était facile de le blanchir aux antibiotiques. Maintenant le *shed* à fumier grouille de mille maladies dont l'une, mortelle, annonce la fin du *party* pour tous les soixante-huitards. Le cul n'est plus magique. Tout est triste, uniformément triste sur les visages ravagés, sur les chairs déclassées. Et comme le disait si bien Robert Charlebois, on ne peut même plus faire l'amour sans attraper une maladie... Gilbert La Rocque décéda le 26 novembre 1984 à l'âge de 41 ans d'une tumeur

au cerveau. C'était au début de la Grande Mort.

Les deux écrivains dont l'échange de lettres se terminait aussi abruptement, Donald Smith nous les présente bien dans sa courte introduction. Celle-ci rend également ludique l'atmosphère de complicité entre les deux compères. La postface de Julie Leblanc est aussi intéressante. Du travail bien fait. Par contre, je n'ai pas aimé la contribution du fils La Rocque aux présentations biographiques. Non pas qu'elles soient dépourvues d'intérêt. Loin de là. Mais quand il s'agit du Père, nous touchons forcément à la Loi et au Nombre. Admiré ou détesté, nous ne devons pas nous cacher derrière la notoriété du géniteur pour planter sa bannière (Allô, Docteur Freud ?). L'admiration du fils La Rocque est ici trop évidente, bien qu'il soit légitime de vouloir réhabiliter la mémoire de son père. Il y a déjà trop de « familles » dans les bécosses de la culture québécoise qui défendent âprement leur *écritieritoire*. Elles trônent ainsi de génération libidineuse en génération paranoïde, en réseaux tricotés serrés, souverainement souterrains. Le mal né n'a qu'à bien se tenir sur son strapontin, les fesses serrées et le cœur léger. Il attendra son tour pour se rassasier de miettes à la table bancale, tel Lazare. Puis, la nuit venue, il prendra femme ou homme dans le milieu surnaturel de Montréal, au hasard des pistons et des subventions. Il fondera alors une dynastie aux descendants fort fragiles.

Renaud Longchamps

LA VIE PARALLÈLE

André Roy
Les Herbes rouges, 1994,
103 p. ; 14,95 \$

André Roy est un poète qui ne manque pas d'envergure et un critique de cinéma comme nous n'en avons guère. Les Herbes rouges, par ailleurs, est une maison qui fait honneur à l'édition québécoise depuis passablement longtemps. Comment expliquer dès lors la publication de ce « carnet » qui aurait fort bien pu rester privé. Sorte d'aide-mémoire person-



nel, qui témoigne certes, même si les traces en sont ténues, d'un engagement profond dans la poésie, il n'est au demeurant qu'un tissu de lieux communs, de truismes et de questions naïves, sur la forme et le fond, l'engagement et la liberté de l'écriture, etc., questions certes capitales mais qui, posées en ces termes, relèvent des fari-boles scolaires les plus éculées. On s'étonne de voir figurer ça et là Roland Barthes en figure tutélaire d'un tel ramassis de platitudes et d'insignifiances : « Chaque livre projette un nouvel éclairage sur le monde » ; « Le poème ou le silence introduit par effraction dans les mots », « la poésie : laboratoire d'esthétique, laboratoire de pensée », « L'écrivain, en inventant la langue, entre en conflit direct avec la société » ; une centaine de pages de la même veine, à quelques rares exceptions près.

Sans doute appréciera-t-on ce qui inspire ces carnets : une honnêteté vis-à-vis de soi-même, la modestie de l'intimité vraie, celle qui fait la nécessité de fixer ses idées, d'accompagner ainsi le travail d'écriture proprement dit, mais cette sincérité, cette absence d'apprêt, cette nudité en somme, aboutit malheureusement, fatalité de notre hypermédiatisation ?, à une banalité où rien ne bouge.

En mettant au singulier le titre fameux de Plutarque, André Roy n'opère pas, comme l'historien grec, un appariement entre deux figures héroïques, mais fait signe, au contraire, de l'intérieur de son espace privé, de cette autre vie,

anonyme, patiente et secrète qui est celle des textes, de ses textes, et plus généralement de la poésie : « La poésie comme une vie parallèle, meilleure, plus excitante, et aussi plus pertinente, plus 'morale'. Comme une grande ombre sur moi, une protection, un appel, une exigence, une aventure. Au coin de la rue : la poésie. Ce qui me fait avancer, marcher, continuer. »

Malheureusement, dans la déraisonnable futilité ambiante, un discours si fluide, si terne au fond, quelque sympathie qu'il inspire par ailleurs, ne fait pas le poids.

Jean-Pierre Vidal

LA CHANSON QUÉBÉCOISE ANTHOLOGIE

Sous la dir.
de Roger Chamberland
et André Gaulin
Nuit Blanche éditeur, 1994,
593 p. ; 16,95 \$

On ne signalera jamais assez le fait que la chanson est un référent culturel essentiel entre les générations. C'est par elle que le contact s'établit. D'où l'importance des textes. Un peu se raconte en se chantant.

La chanson québécoise est donc un document essentiel pour notre culture. Malgré le fait que la chanson soit un art mineur, comme le disait Gainsbourg, que le souci de conserver y soit moins important qu'ailleurs, que l'anonymat y règne. Qui se souvient de Francine Hamelin, de Jacques Perron, de Gilbert Langevin ou de Marcel Sabourin comme paroliers ou musiciens ? On les chante encore pourtant, sans le savoir. Ainsi donc la mémoire des chansons tient plus aux textes qu'aux signatures.

Pour cette anthologie, les auteurs ont retenu 181 textes parmi les plus importants. De la Bolduc à Marjo. On peut critiquer leurs choix (on n'a pas retrouvé celui qu'on aime !). L'essentiel n'est pas là. Une anthologie, par définition, car il faut bien se restreindre, rate toujours quelque chose. Il ne s'agit jamais d'une intégrale mais plutôt d'une introduction.

En feuilletant l'anthologie de la chanson québécoise on se met à chanter. Mais il y a plus. Retrouver les textes des chan-

sons, c'est découvrir avec plaisir la saveur des mots, en comprendre mieux le sens. Les mots peuvent prendre une signification entièrement nouvelle. La musique ne leur enlève pas leur magie, elle y contribue même, mais elle nous fait oublier parfois que les mots peuvent être chantants.

Marc Chabot

**DICTIONNAIRE
DES CITATIONS QUÉBÉCOISES**
Gilbert Forest
Québec/Amérique, 1994,
851 p. ; 59,95 \$

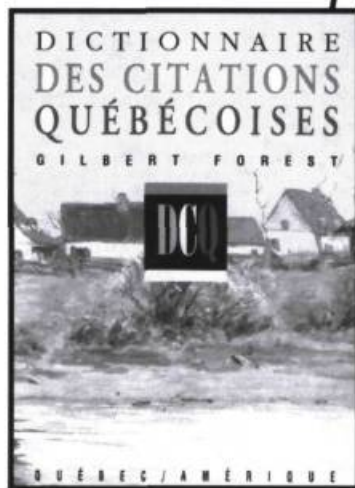
Voilà un livre de grande patience que le *Dictionnaire des citations québécoises*. En trente-cinq ans de travail, Gilbert Forest a puisé « dans un peu plus de la moitié de la production littéraire des cent cinquante-cinq dernières années » (soit de 1837 à 1992) plus de 17 000 extraits de quelque 750 auteurs québécois (au sens le plus large) provenant d'environ 1 600 romans, récits et recueils de nouvelles.

Outre l'intérêt, marquant en soi, de cette vaste entreprise, la (re)découverte de plusieurs de ces auteurs n'est pas le moindre attrait de ce volumineux dictionnaire qui nous incite par ailleurs à (re)plonger dans le contexte de l'œuvre entière pour bien comprendre le sens de certaines citations relevées par l'auteur. Car plusieurs d'entre elles sont accessibles immédiatement à la compréhension en vertu de leur portée universelle, voire de leur valeur d'aphorisme ou de leur nature d'apophtegme : « [...] le bonheur c'est le temps que dure la surprise d'avoir cessé d'avoir mal » (R. Ducharme) ; « Le courage est le prix de la dignité » (P. Billon) ; « Les gens qui n'écrivent pas ont sur l'écriture des idées toutes faites » (G. Archambault). Mais beaucoup, en revanche, ainsi livrées toutes brutes à l'œil du lecteur, surprennent par leur valeur plus qu'approximative : « Une certaine austérité donne un certain goût à certaines choses » (C. Martin), par leur banalité : « Chacun des actes qu'on pose entraîne des conséquences et des responsabilités à assumer » (A. Parizeau), par leur nature ►

amphigourique : « La civilisation, c'est le désir fait chair » (R. Fournier), par leur caractère parfois contradictoire : « L'amour n'excuse pas tout » (N. Kattan) et « Ceux qui aiment ont toujours raison » (D. Laferrière), par leur vérité plus que douteuse : « On vit mal sans ses mains, on vit bien sans son cœur » (A. Beaudin-Beaupré), ou même carrément par leur fausseté : « [...] jamais un fils ne devient ami de son père » (G. Archambault), de même que par leur misogynie ou son contraire : « Une femme, on la comprend mieux à la regarder qu'à l'écouter parler » (J. Sauriol), et « Le bonheur ? Probablement une invention pour les hommes... » (F. Dumoulin-Tessier).

Sortis du contexte de l'œuvre, plusieurs de ces propos, on le voit, demandent explication et, loin parfois de traduire la pensée de leur auteur, ils expriment la seule opinion des personnages mis en scène. « Il faut donc faire la part de l'ironie et du sarcasme, de la moquerie, parfois de la provocation », dit avec raison Gilbert Forest. Ainsi, ce n'est sans doute qu'en retournant à l'œuvre qu'on trouvera du sens à des énoncés comme : « [...] c'est l'ennui qui a inventé la torture » (S. Jacob), « L'analyse tue la vie » (E. Cloutier), « C'est l'argent aussi, l'amour » (M.-C. Blais), « La passion est le sexe de l'âme... » (J.-P. LeBourhis), « [...] la bière a ses raisons ainsi que le poème » (G. Amyot).

La variété de ton des citations est de même intéressante : on va de la morale la plus austère : « L'amour n'est pas une simple possession. S'aimer, c'est surtout se soutenir l'un l'autre dans l'épreuve, s'endurer dans les imperfections communes, se sacrifier ; c'est savoir grandir



ensemble » (H. Bernard), à un humour de bonne venue : « L'homme inventa le vice et la femme le versa » (E. Cocke), qui passe parfois par d'heureux pastiches : [...] je suis ; donc, je fuis » (G. Langevin) ; « [...] à jouer sans péril, on s'essouffle sans gloire ! » (J. Adrian) ; « [...] aux âmes mal lunées, la candeur se balance du nombre des années » (H. Rioux) ; « Une balle jamais n'abolira le remords [...] » (V.-L. Beaulieu).

Le *Dictionnaire des citations québécoises* est aussi un ouvrage bien constitué. Ses trois index (auteurs, œuvres, thèmes) complètent avantageusement une classification thématique à l'intérieur de laquelle préside l'ordre alphabétique des auteurs. Bien sûr, on pourra chicaner Gilbert Forest pour un classement parfois arbitraire (le « né pour un petit pain » des pages 438 et 534 et les « vingt ans » et le « doute » des pages 15 et 221), pour une pure répétition (M.-C. Blais), pour l'absence de telle ou telle œuvre : *Point de fuite*, de H. Aquin, *Une chaîne dans le parc*, d'A. Langevin, *Contes et Historiettes* de J. Ferron, et pour quoi encore ! Il y a dans ce genre d'entreprise des impondérables.

Reconnaissons enfin à Gilbert Forest de n'avoir pas eu l'outrecuidance d'accorder aux extraits qu'il propose la valeur sociologique que donnait aux siens Claude Janelle dans



ses controversées *Citations québécoises modernes*, en 1976.

Jean-Guy Hudon

DIX-SEPT TABLEAUX D'ENFANT ÉTUDE D'UNE MÉTAMORPHOSE
Pierre Vadeboncoeur
Bellarmin, 1994,
87 p. ; 19,95 \$

Les textes politiques de Pierre Vadeboncoeur ont eu un tel retentissement, cette pensée si claire, percutante, exprimée dans une langue de haut niveau nous est si familière qu'elle sembla un temps cantonner l'écrivain dans une spécificité dont il ne saurait sortir sans danger. Mais les carcans ne conviennent jamais aux esprits libres et déjà, avec *Un amour libre, Essais inactuels, Essai sur une pensée heureuse*, Pierre Vadeboncoeur abordant d'autres thèmes nous le démontre.

Voici que, dans une plaquette, il s'emploie à analyser la maturation à l'œuvre dans les dessins et peintures d'une fillette qui gravit à vive allure les échelons qui mènent de l'enfance (en art) à l'âge adulte. L'observation est fine, attentive au moindre détail, respectueuse du parcours spontané, original d'une enfant douée, qui ne semble pas gâchée par les évaluations prématurées d'adultes admiratifs, comme il arrive trop souvent dans des cas similaires. Le parcours est achevé quand le livre paraît, et peut-

être, oui, annonce-t-il une artiste déjà en possession de ses moyens. Ce qui est stimulant pour le lecteur, c'est la démarche d'analyse, la qualité du regard posé. Il nous semble n'avoir jamais vu une œuvre de cette façon, n'avoir jamais su auparavant apprécier ce que nous voyions. La leçon est d'importance.

Blanche Beaulieu

LES JUGES, QUAND ÉCLATENT LES MYTHES
Rodolphe Morissette
VLB, 1994, 195 p. ; 17,95 \$

Un essai court mais dense, plus que le titre ou le nombre de pages le laissent entendre. L'auteur, journaliste spécialisé en actualités judiciaires, trace un état des lieux documenté, étroitement lié à la réalité du fonctionnement des tribunaux. En fait, il s'agit d'un quasi-pamphlet, qui photographie la détérioration du système judiciaire, dont la perte de prestige des juges ne constitue qu'un morceau. À cet égard, ce ne sont pas seulement les imbécillités grossières des juges Verreault, Crochetière et consorts qui attirent l'attention, chaque profession comptant sans doute son lot de sots. L'opinion publique s'est scandalisée aussi d'apprendre que les juges refusaient de payer pour garer leurs voitures, détournant à des fins carrément corporatistes un statut octroyé dans le but de protéger leur indépendance judiciaire. Personne n'ignore non plus le fond de complicité et de secret entre *petits copains* du milieu judiciaire.

Plus sérieuses encore que ces constats, les carences observées par Rodolphe Morissette et particulièrement la plaie centrale du système : la lenteur exaspérante du fonctionnement des tribunaux. Il cite des douzaines de cas choquants dont celui-ci : « Deux types arrêtés en mai 1991 pour avoir comploté un trafic de cocaïne étaient, au début de 1994, revenus trente-trois fois en cour, dont vingt fois pour de simples remises [d'audience]. À ce petit jeu, les coaccusés ont 'passé' la moitié des juges de la chambre criminelle [...] et quatorze

procureurs de la Couronne différents. »

Loin d'être exceptionnelle, cette incurie fait partie d'un système dans lequel juges et avocats agissent en complicité pour des motifs qui leur sont propres, un système qui génère des coûts astronomiques, pensons à la ronde des témoins, des policiers, des huissiers, des clients, etc. Rodolphe Morissette affirme à juste titre qu'on ne supporterait pas, ne fut-ce que dix jours, que le système de santé se permette une telle indolence dans le traitement des patients. Mais le ministère de la Justice tolère, et couvre, l'inefficacité des cours gérées par les juges, au détriment des contribuables et surtout des citoyens qui tentent d'obtenir justice. La justice rendue des années plus tard n'est plus de la justice : des criminels en liberté pendant des années, en attente de jugement, des entreprises en faillite parce que des juges dorment sur leurs dossiers, de telles situations, Rodolphe Morissette a raison, sont inadmissibles. Son texte aurait pu cependant être mieux structuré, sa démonstration, plus serrée. Mais le livre est courageux, il interpelle un des secteurs les plus corporatistes de notre société et le scandale mis au jour concerne absolument tous les citoyens.

Michel Lemieux

HISTOIRE D'IDÉES
Laurent-Michel Vacher
Liber, 1994, 260 p. ; 22 \$

Depuis que le mot *réforme* court sur les lèvres des administrateurs de nos bien-aimés cégeps, une question, qui n'est guère nouvelle pourtant, a refait surface : Pourquoi donc étudier — et enseigner — la philosophie ? « Parce que », nous répond Laurent-Michel Vacher dans son *Histoire d'idées*. Parce que les fonctionnaires du ministère de l'Éducation en ont décidé ainsi. Parce que, éventuellement, ça pourrait permettre d'avoir l'air cultivé. Parce que c'est une manière — parmi d'autres, me direz-vous, et de meilleures... — d'atteindre l'excellence. (La qualité totale se glisse partout...) Chacun a

sa petite idée là-dessus et particulièrement ceux qui, tout bêtement, croient encore à la nécessité de l'ouverture de l'esprit aux grandes questions et aux idées qui ont secoué l'histoire de la pensée. Chacun trouvera sans doute ce qu'il cherche dans cette *Histoire d'idées*, dont Laurent-Michel Vacher dira qu'il « n'est ni un vrai précis, ni un simple pamphlet, ni un monologue du festival Juste pour rire, ni un essai philosophique, ni même un instrument de travail et de référence ». C'est, disons-le à notre tour, une véritable petite perle d'introduction à la philosophie, pleine d'humour et de judicieux conseils ; un ouvrage de référence sans prétention, d'une grande concision et d'une clarté sans pareille qui répondra à la curiosité des néophytes et aux interrogations des futurs enseignants.

Maud Reid

DU SIDA
L'ANTICIPATION IMAGINAIRE
DE LA MORT
ET SA MISE EN DISCOURS
Chantal Saint-Jarre
Denoël, 1994, 267 p. ; 39,95 \$

Inspirée d'une pratique sur le terrain, de ses contacts avec des patients atteints du sida, l'étude de Chantal Saint-Jarre contribue à la définition d'un discours différent sur ce mal assujéti au tabou de la mort. Courageux essai empreint d'une émotion à fleur de peau, ce livre, qui a mérité le prix du Gouverneur général, est un plaidoyer contre la sidaphobie, contre l'intolérance née des malentendus et des silences dont nous nous entourons pour dompter nos peurs. Sa qualité littéraire donne à la thèse une étendue poétique qui la rend à la fois originale et profondément humaine.

Du sida : le titre convie à une réflexion qui prend la forme d'un entretien. À partir de son expérience en tant que thérapeute, Chantal Saint-Jarre formule des solutions et propose des mesures qui visent à apaiser la douleur liée au drame de la maladie. En sous-titre, *L'anticipation imaginaire de la mort* renvoie à l'ostracisme que subissent les sidéens, faisant d'eux des exclus, des

marginiaux que notre incompréhension isole. La culpabilité des patients se révèle dans l'utilisation d'euphémismes pour désigner le sida, le langage devenant le miroir des peurs qu'il suscite. D'où l'obligation d'une « mise en discours », celle que nous propose l'essai, Chantal Saint-Jarre consacrant un chapitre à Joseph, un patient qu'elle rencontre alors qu'il vient d'apprendre le diagnostic fatal. « Un funambule » ; Joseph se voit ainsi, employant cette métaphore pour exprimer son désarroi. Comme un fil-de-fériste, Joseph est entre ciel et terre, sans filet, il marche au-dessus des indifférents, nous, emmurés dans nos préjugés. Être à l'écoute, entendre la parole de ceux qui souffrent, apporterait sa rédemption à la tragédie. C'est ici que Chantal Saint-Jarre défend son argumentation : selon elle, il est capital de bien former ceux et celles qui veulent accompagner un malade. N'est pas accompagnateur qui veut. Il ne suffit pas du seul amour pour aider le malade dans sa traversée de la nuit. L'accompagnateur sur qui repose une tâche lourde, à chaque jour recommencée, parsemée d'obstacles et de doutes, a besoin lui-même de soutien pour ne pas sombrer dans ce que l'on nomme le « survivor syndrome ». Chantal Saint-Jarre l'affirme : l'accompagnateur qui vit au rythme du patient est lui-même confronté à sa propre fin.

L'apprentissage du deuil ne s'improvise pas. Le triangle formé du sidéen, de l'accompagnateur et d'un groupe de parole à l'écoute de ce couple en symbiose, se présente alors comme une image de lumière et d'espoir tandis que peu à peu la vie s'estompe. Polémique quand il est question de l'euthanasie contre le travail du trépas, le livre de Chantal Saint-Jarre puise ses références dans la peinture, la littérature et la médecine, d'où la richesse de la réflexion. Mais, plus encore, émerge de ce travail l'amour pour les sidéens et pour ceux qui acceptent, touchés par la grâce, de se consacrer à eux. À l'égoïsme et au silence, à l'indifférence et à la maladresse, s'opposent la prise de parole, le témoignage, l'écriture, en somme

des exorcismes efficaces contre la détresse. Pour apprivoiser le mystère du sida, nous avons les mots et notre présence attentive à ces funambules du cirque de la mort, pendant que sans relâche se poursuit la bataille en vue de la guérison.

Marguerite Paulin

BECKETT
ENTRE LE REFUS DE L'ART
ET LE PARCOURS MYSTIQUE
Georges Godin
et Michaël La Chance
Hurtubise/HMH, 1994,
150 p. ; 14.95 \$

La collection « L'atelier des modernes » chez Hurtubise/HMH s'enrichit d'un nouvel ouvrage sur le grand Samuel Beckett. Dans deux courts essais, dont le style peut paraître à première vue un peu hermétique et rebutant — inspiré de Beckett peut-être ? — Georges Godin et Michaël La Chance tentent de reconstituer le personnage et le parcours artistique de ce géant de la littérature moderne. Il est rarement possible de saisir Beckett directement cependant et la reconstitution ne se fait pas sans peine ni heurts. Les essais qui lui sont consacrés prennent l'allure de spirales concentriques qui encerclent, tentant de l'emprisonner, le « rien », le « silence », l'« innommable » *beckettien*. Mais le silence est absence de mots, et l'innommable ne peut être nommé. Peut-être Georges Godin et Michaël La Chance tombent-ils eux-mêmes dans l'abîme dont Beckett voulait se sortir : « Il y a un vice inhérent au désir d'exhaustivité. C'est le fait que nous dépassons toujours notre objet. Lorsque nous entreprenons de parler des choses, le trop-plein de détails finit par se renverser, nous n'aboutissons toujours à ne dire que le vide. » Mais peut-être aussi est-ce là finalement tout ce qu'il y a à dire... et ce renversement est-il sans contredit à l'image de l'œuvre de Beckett dont les essayistes dressent le portrait. L'ouvrage est difficile, mais il donne l'envie de relire, ou de lire, Beckett.

Maud Reid